

les cahiers de
Poesie

**LECTURES
DE LA POESIE**

Georges Jean



Editions Saint-Germain-des-Prés

Lectures de la Poésie

« La poésie de celui qui écrit est comme le négatif de l'opération poétique et le positif se trouve dans le lecteur. Ce n'est que quand l'œuvre a pris toutes ses valeurs dans la sensibilité du lecteur, qu'elle peut être considérée comme réalisée, telle l'image photographique fixée sur l'épreuve. Avec cette différence que cette image dans l'âme du lecteur personne ne la voit. Voilà pourquoi ce n'est pas au poète qui écrit de parler, mais à ceux qui le lisent. »

Pierre Reverdy

« En Afrique, un missionnaire blâmait ses ouailles de ne pas porter de vêtements. « Et toi-même, dirent les indigènes, en montrant sa figure, n'es-tu pas, toi aussi, nu quelque part ? » — « Bien sûr, mais c'est là mon visage ». — « Eh bien, répliquèrent-ils, chez nous, c'est partout le visage ». Il en va de même en poésie : tout élément linguistique s'y trouve converti en figure du langage poétique. »

Roman Jakobson

Pour N.

*Pour Lucie Henri Michel
Frédéric
Sébastien
Pierrick
mes petits-enfants*

*Et pour Jean et Michel Breton
et Jean Orizet*

Georges Jean

LECTURES DE LA POESIE

Les cahiers de

Poesie

EDITIONS SAINT-GERMAIN-DES-PRES

70, rue du cherche-midi - 75006 paris

édition originale

La loi du 11 mars 1957, n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective », et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contre-façon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

LIRE LA POESIE ?

Lit-on vraiment la poésie ?

Ne s'agit-il pas d'une marche d'approche, différente de la lecture ?

Une marche, un piétinement ; les pieds, les jambes avancent...

Tourne-t-on les pages d'un livre de poèmes ?

*La Tourne*¹, inscrit Jacques Réda comme titre à l'un de ses recueils, parce que justement, la feuille poétique ne se tourne pas seule, se présente aux mains, à tout le corps ; peut-être aux yeux, à la fin, lorsque les étraves du poème vous ont traversé, et qu'il s'agit de savoir pourquoi on est là.

Mais au commencement existent le silence, le refus. Le livre, la plaquette sont là, avec des titres que personne n'a jamais compris. Les titres se remplissent de sens parfois, après ! Alors on ouvre, ça et là. Ainsi ce recueil que je viens de recevoir d'Anise Koltz, *Le Jour inventé*².

*Le soleil tombe à pic
L'oiseau reste suspendu*

*Le vent se fige
et la parole se cache
devant qui la poursuit*

Par hasard, à peine, le poème colle avec ce que l'on cherche :

*et la parole se cache
devant qui la poursuit*

Il en est souvent ainsi. Je parle pour moi, de moi. Il faut le dire. Ce sont de mes lectures qu'il s'agit dans ce livre. Récit d'une aventure amoureuse...

1. Jacques Réda, *La Tourne*, Gallimard, 1975.

2. Anise Koltz, *Le Jour inventé*, éd. Saint-Germain-des-Prés, 1975.

Alors je referme le livre et je m'en vais ; ailleurs, dehors ou dedans ; marcher, entendre ce qui résonne, à travers mes parois, mon histoire, les mots de tous les jours ; curieusement, il est fort rare que des éléments culturels (cela ressemble à... cela me renvoie à ceci...) investissent (ils le font de toute façon dans mon inconscient) tout ce qui s'ouvre en moi pour ce premier et parfois définitif contact. C'est bien autour de cette sorte de plongée que s'organise la lecture primaire, primitive, la lecture de et du plaisir. Il arrive que rien ne se produise. On passe à côté. On reviendra, un jour ou jamais. C'est ainsi que j'ai mis des années avant de me décider à ouvrir à nouveau *Les Amours jaunes* de Tristan Corbière, ces poèmes qui brisent la lecture poétique, un peu comme, aujourd'hui, les textes de Denis Roche dénudent le lyrisme pré-établi.

Je ne voudrais donc pas proposer un livre-guide, un livre de recettes pour *apprendre* à lire la poésie. Et tout en répétant qu'il s'agit bien de *mes* lectures, je n'ai aucune envie de tendre, à ceux qui ouvriront ce livre, le journal intime d'un lecteur. Entre la leçon et la confidence, j'ai choisi un autre chemin, un chemin qui « ne mène sans doute nulle part » comme disait le philosophe Heidegger, grand lecteur de poésie, mais qui conduit à des clairières où peut se dévoiler le clair-obscur de tout poème. A ceux qui me feront l'amitié de m'accompagner, j'aimerais montrer ce que je vois. Il se trouve, par ailleurs, que mon métier d'enseignant et, qui plus est, d'enseignant de linguistique m'a conduit à des visions théoriques précises, à des lectures que je n'ose appeler scientifiques des poèmes ; des lectures où la part subjective se réduit autant que faire se peut. Cette traversée « objective » du corps des poèmes m'a beaucoup appris. Et surtout à éviter deux écueils majeurs : d'une part tomber dans « l'illusion lyrique », dans ces lectures qui ne sont que des gloses lointaines, dans ces lectures où l'on croit lire alors que l'on se répète un discours personnel qui ne tient aucun compte de ce qui est lu. D'autre part, pousser l'analyse à un tel degré d'abstraction que le texte réduit (au sens propre) à la somme de ses structures (phonétiques, lexicales, syntaxiques, rhétoriques, etc.) disparaît en tant que poème.

Autrement dit, une lecture disons, linguistique ou sémiotique est utile, indispensable même, dans la mesure où elle contraint à *lire le poème* et à *ne lire d'abord que lui* et dans la mesure où elle permet de savoir jusqu'où il ne faut pas aller trop loin. Il serait ridicule de ne pas tenir compte de l'apport essentiel des sciences du langage et de la littérature ; et encore plus ridicule de ne pas savoir en reconnaître les limites. D'autant plus que depuis quelques années, un mouvement se dessine pour dépasser le linguistique et le formel et pour rechercher l'émergence ou les émergences du sens. Les travaux d'Henri Meschonnic comme ceux de Michel Deguy indiquent bien que lire un poème c'est d'une certaine manière saisir la cohérence d'une « vision du monde », d'une métaphysique, d'une sensualité, d'une révolte, etc. Je me demande même si la lecture de la poésie, lecture naïve ou savante, n'est pas toujours reconnaissance de ce que j'appelle provisoirement et faute de mieux *une idée fixe*. Les limites de la lecture « ponctuelle » de Bachelard par exemple, lecture par ailleurs si enrichissante, proviennent de ce que la fascination de l'image y masque souvent les cheminements et les architectures du poème et, au-delà du poème, de l'œuvre tout entière d'un poète. Bref, je voudrais tenter de montrer que lire un poème, c'est le comprendre au sens que Claudel donnait à ce mot, c'est-à-dire le prendre avec soi dans sa forme et dans son (ses) sens, dans son corps et dans son esprit, dans la complexe réalité d'une parole douée du singulier pouvoir de valoir par ce qu'elle est en même temps que par ce qu'elle dit.

Je ne présente donc ni un manuel pour apprendre à lire la poésie, ni un livre de confidences sur les poèmes que j'aime et les lectures que j'en fais personnellement. Mais on comprendra qu'il m'était impossible de choisir la voie d'un éclectisme pédant qui aurait consisté à décrire des lectures « qu'il faut avoir faites » pour apparaître comme l'archétype du parfait « amateur de poèmes ». Mes exemples seront donc *mes exemples*, choisis aussi bien parmi les textes figurant dans toutes les anthologies, que dans telle ou telle plaquette d'un poète inconnu. Car là encore, deux tabous sont à briser : les textes poétiques « classiques »¹, ceux

1. Bernard Delvaille : *La Poésie symboliste*, Paris, Seghers, 1974.

qui hantent nos mémoires, très souvent nous les ignorons en fait pour ne les avoir jamais lus comme des poèmes parmi tous les autres. Quelle surprise parfois de relire tel grand poème de Victor Hugo ou de ces poètes symbolistes que l'anthologie de Bernard Delvaille permettait récemment de découvrir ou de relire¹. Inversement, « l'écramage » scolaire et universitaire, les conditions quasi confidentielles de l'édition et de la distribution des livres de poésie aujourd'hui, font que nombre de poèmes ne sont lus que par le petit nombre des amis de l'auteur. Or cette poésie *non publique* est remplie de richesses. Bien mieux ; même si se reconnaissent assez souvent des traces, des influences, des lectures précisément, le phénomène en soi mérite une attention soutenue et pour aller plus loin encore dans ce sens, je serais même porté à dire que le mépris affecté par certains intellectuels, qui se réclament de la modernité, pour les « poètes du dimanche », est très révélateur de leur capacité de non-lecture. Nombre de lecteurs cherchent en effet dans la poésie l'image qu'ils se font de la poésie. La lecture est beaucoup plus pour eux de l'ordre de la reconnaissance que de la découverte. Les nouveaux poètes, les inconnus ne disent rien. Je pense simplement que le lecteur de poésie doit, chaque fois qu'il le peut, être un découvreur de terres et de rivages inconnus. Je sais bien que l'on dit souvent qu'un autre Rimbaud, aujourd'hui, finirait toujours par se faire entendre et qu'il est inutile et fastidieux de perdre du temps à lire les innombrables (relativement) textes écrits et publiés, dans notre pays (pour nous limiter). Cela n'est peut-être pas si sûr, aujourd'hui. Et peut-être faudra-t-il un jour, mais est-ce possible, en finir avec la notion de « grand poète ». Non pour atteindre à une sorte de nivellement par le bas, non pour nier la fulgurance de certaines œuvres, mais pour détruire les mythes culturels qui masquent l'expression poétique du plus grand nombre et les chances de quelques-uns.

Ceci signifie en clair que lire la poésie c'est tenter, à un moment ou à un autre de sa vie de lecteur, de lire *toute la poésie*

1. Je prends « classique » au sens le plus général. J'appelle « classique » un poème ou un poète dont on parle et qui figure dans les anthologies.

en se débarrassant des classements hiérarchisés que nous proposent après l'école, la critique, les éditeurs, les gens peu nombreux, mais puissants, qui dressent les palmarès. Dans un article consacré à la poésie américaine, Claude Roy fait remarquer que les poésies européennes « vivent sous la menace des interdits ». Il écrit : « il est interdit en Italie d'être éloquent et ample, parce que la rhétorique romantique a noyé trop longtemps la poésie italienne sous un déluge oratoire. Il est interdit en France d'être narratif, didactique ou « figuratif ». Il est interdit en Angleterre d'être sentimental ou solennel... »¹. Les « modes » poétiques se succèdent comme les « modes » plastiques. Sous le prétexte de modernité une sorte de fuite en avant se produit et j'ai lu dans je ne sais plus quelle feuille que vraiment la poésie de Saint-John Perse était pour nous, hommes de la fin du XX^e siècle, de la très ancienne et très désuète et très vide rhétorique. Je me refuse absolument à être dupe de ce jeu-là. Et ne vois pas pourquoi la lecture de poètes que regroupe par exemple une revue comme « Exit » ou encore le numéro 42 de « Poésie I »² m'interdirait de lire et d'aimer tel poème de Lamartine.

Que l'on m'entende bien ! Je ne nie pas, au nom d'un éclectisme facile et confortable, les ruptures successives qui ont traversé le discours poétique ni le caractère radical de la « révolution du langage poétique » qui s'est produite à partir de Lautréamont et Mallarmé dans la poésie française, comme l'a montré Julia Kristeva³. Mais comme lecteur, et ce livre est celui d'un lecteur, je ne vois aucune honte à dire le plaisir complexe que j'éprouve à lire la poésie limpide de Marceline Desbordes-Valmore par exemple !

Je voudrais en particulier dénoncer ce que l'on pourrait appeler l'absence de souffle ou le souffle court des lecteurs (et des poètes contemporains). D'où une certaine incapacité à percevoir les architectures complexes, les longs poèmes épiques ou

1. Claude Roy : **Un peuple assoiffé de poèmes**, « Le Nouvel Observateur », n° 610, 19-25, 7.1976, p. 55.

2. **Poésie I : Le Nouveau Réalisme**, n° 42, sept-déc. 1975.

3. Julia Kristeva : **La Révolution du langage poétique**, col. « Tel Quel », Paris, Seuil, 1975.

philosophiques et une tendance à ramener la poésie à un usage de ce qu'Aragon nommait « le stupéfiant image ». Il est, par exemple, fréquent de voir réduire les longs poèmes de Victor Hugo à quelques moments où les images, les rythmes, les sonorités frappent plus particulièrement les lecteurs d'aujourd'hui. Mais le « mur » du poème, comme dit Michel Butor, s'écroule et le prodigieux agencement rhétorique (bien sûr et pourquoi pas) de l'ensemble disparaît, s'anéantit. J'en dirais autant des grandes « compositions », dans des registres, certes, différents, de Pierre Emmanuel ou d'Aragon. On a de même un peu vite fait un sort à la poésie *qui raconte*. La poésie archaïque, la poésie de tradition orale est une poésie qui se fait récit, enchaîne les épisodes, comme dans les épopées homériques, *l'Enéide* ou *la Chanson de Roland*. Et nous avons pris l'habitude de lire ces textes (ce qui est fort rare en dehors de contraintes scolaires, ou de nécessités « culturelles ») non comme des poèmes, mais comme des discours informatifs ou de référence. « Le métier de poète, disait Aristote, consiste plus à fabriquer des fables que des vers ».

Lire la poésie, c'est aussi et parfois « *lire la fable* ». Et ce que nous apprennent sans doute des poètes américains comme Ginsberg ou, sur un autre plan, le Pablo Neruda du *Chant général*, c'est que la poésie européenne en général et la poésie française en particulier ont réduit le champ poétique en refusant, pour des raisons par ailleurs explicables, ses dimensions narratives. Ce qui revient à dire qu'il convient de redonner un sens à des lectures longues, patientes, qui révèlent le lent déploiement de l'imaginaire verbal dans le temps¹.

Je me suis par ailleurs demandé si je devais me restreindre ici au domaine français ancien, moderne et contemporain et rejeter toute poésie non francophone. Dans un premier temps, je serais tenté de suivre cette voie. On a en effet dit et redit fort justement que la poésie était le domaine par excellence de l'intraduisible.

1. Signalons ici cependant dans la poésie moderne trois grands livres à longs poèmes : *Jonas*, de Dadelsen (Gallimard, 1962) ; *Le Partisan*, d'Yves Martin (Chambelland, 1964, avec une préface de Jean Breton) et *La Mission La Demeure la Roue* de Robert Champigny (Saint-Germain-des-Prés, 1969).

« *Un texte*, écrit Henri Meschonnic, à propos de la traduction de la Bible, est le sens de ses formes autant que le sens de ses mots ». « Prendre la Bible comme langage poétique, ajoute-t-il, n'est pas la restreindre. Ni la poétiser. C'est prendre ces textes à leur point de départ, dans leur fonctionnement complexe où les valeurs de sens ne sont pas séparables des valeurs des formes, chaque fois dans un texte-système »¹. Il serait donc préférable de lire chaque poète dans sa langue. Ou de recourir à des traductions telles que les définit Henri Meschonnic. Ces dernières sont rares. Il serait d'ailleurs intéressant et utile d'en dresser un répertoire. En attendant, mon point de vue est qu'on ne peut s'interdire la lecture de poésies traduites — mais *en sachant que ce sont des traductions*. Il serait en effet grave qu'un lecteur français ignore tout des domaines poétiques étrangers. Et pour un certain nombre de lecteurs le contact avec ces « belles infidèles » que sont les traductions de poèmes, peut donner le désir de lire ces textes dans leur langue originelle.

Une dernière remarque avant de présenter l'organisation de ce livre : « l'amateur de poèmes », comme disait Jean Prévost, est un lecteur actif. Nous savons, pour l'avoir vérifié d'innombrables fois chez les enfants, que la lecture de la poésie entraîne, chez la plupart, un désir d'expression.

J'ai écrit maintes fois que cette production « poétique » des enfants n'avait, dans la majorité des cas, rien à voir avec la poésie. Pour des raisons multiples dont la plus claire est qu'à de rares exceptions près, l'enfant ne dispose pas, et heureusement, des « outils virils », comme disait Baudelaire, qui permettent de maîtriser (même dans l'inconscient) la cohérence (même démente) d'une « vision du monde ». Il me semble que tout lecteur de poésie qui lit comme nous le verrons — de tout son être, *corps et âme* — est saisi du désir irrépressible de s'exprimer et d'écrire. Que ce désir se matérialise ou non, peu importe ! L'essentiel est de sentir

1. Henri Meschonnic : **Pour la poétique**, Tome II, Gallimard, Paris, p. 420.
Les passages soulignés le sont par l'auteur.

que ce langage parti du corps, du ventre, du sexe, du souffle, y retourne. Je reviendrai sur ce phénomène au cours de ce livre. Mais je tenais à préciser dès l'entrée que lire des poèmes est une provocation. Et c'est cette provocation qui est l'objet essentiel de mon parcours.

Car c'est d'un parcours qu'il s'agit. Un parcours organisé a posteriori, reconstitué, mais dans la réalité « ondoyant et divers », aussi peu systématique que possible, fait de hasards, de rencontres, d'attentes, de flambées violentes, de spasmes, de détente, de sommeil. Parcours, accouplement, actes amoureux, et qui débouchent peut-être sur l'angoisse d'une question, la question qui me fait, au terme (mais y a-t-il une fin ?) de toute lecture, me demander si lire la poésie n'est pas percevoir enfin ce qui demeure délicieusement ou douloureusement obscur en moi lorsque je lis et relis par exemple à en perdre haleine ce très court texte de Guillaume Apollinaire, *L'Adieu* :

*« J'ai cueilli ce brin de bruyère
L'automne est morte souviens-t'en
Nous ne nous verrons plus sur terre
Odeur du temps brin de bruyère
Et souviens-toi que je t'attends »¹*

Ce poème reviendra aux différents niveaux de mon approche comme *la poésie*, malgré tout et heureusement, lisible et insaisissable.

Donc, j'ai mis un semblant d'ordre dans un désordre inévitable. Au départ, je parlerai de l'attente, ou encore de « l'avant lire », de tout ce qui surgit dans le corps et dans l'esprit lorsque le livre, le recueil, le texte se proposent à une lecture. Puis des éléments qui convergent (ou divergent) dans l'être du lecteur de poésie. Puis de tout ce qui est *à lire*, les mots, les lettres, les sons, les images, les architectures, etc.

1. Guillaume Apollinaire : *Alcools*, (Poésie/Gallimard, 1966).